
Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 9 h 16

1 document

EUREKA.CC

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

Le Devoir

3 août 2000

Entre ciel et terre

3

LE DEVOIR

Nom de la source

Le Devoir

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Provinciale

Provenance

Montréal, Québec, Canada

Jeudi 3 août 2000

Le Devoir • p. B7 • 588 mots

Entre ciel et terre

Martin, Andrée

Mardi dernier, le Festival des arts de Saint-Sauveur présentait un spectacle de danse éclectique. Une soirée en forme de melting-pot, dont Louis Robitaille, dans une oeuvre solo, est ressorti grand gagnant.

Il était bien inégal, ce spectacle présenté à Saint-Sauveur. Trop inégal d'ailleurs, pour en faire un véritable succès. Même le cadre agréable de ce festival, qui sentait bon la campagne sous la pluie, n'a pas réussi à faire de cette représentation sous chapiteau, un moment mémorable.

Divisée en deux parties distinctes, la soirée a débuté par une première - grande première devrait-on dire - d'une oeuvre solo de et avec Louis Robitaille. Concoctée avec la précieuse collaboration de certaines figures importantes de la scène chorégraphique montréalaise et internationale, dont Paula de Vasconcelos à la mise en scène, Benoît Lachambre, Myriam Naisy et Shawn Hounsell à la chorégraphie, de même que Gilles Lacroix et André Simard aux techniques de cirque, *La Traversée* s'installe ni plus ni moins comme le tout premier spectacle solo de la carrière du danseur montréalais. Aussi, avec un titre évocateur, Louis Robitaille - à l'aide de ses nombreux collaborateurs - signe une oeuvre proprement autobiographique, où la vie et la mort se rejoignent, en un peu plus de 40 minutes.

Accroché entre ciel et terre, corps suspendu en attente de la naissance, l'artiste évolue à la corde lisse avec une belle maîtrise. Dans un silence modulé de battements de coeur sourds, on a l'impression d'être au milieu d'un espace sans véritable délimitation, tout comme dans une sorte de temps d'avant le temps. Ce vertige tranquille, d'une beauté étrange, se fond progressivement dans une venue au monde quelque peu douloureuse, comme il se doit. Là, le corps pend forme, s'initie aux mouvements, à la vie. Cet instant chorégraphique, intelligemment construit par Benoît Lachambre, maître du hors norme à Montréal, fait partie des moments les plus touchants et les plus forts de cette oeuvre en huit tableaux. Ici, le corps s'étire, s'articule avec difficulté et semble se chercher un sens. Dans le silence, percé uniquement des sons émis par le danseur, ces premiers pas nous montrent toute la force et l'ampleur du talent de Robitaille.

Le solo glisse ainsi d'une scène à l'autre, entre croissance, jeunesse et mort, à l'image d'une existence compressée, vécue en rétroaction comme en projection. De ces scènes entre le calme et la décharge gestuelle, on retiendra celle intitulée "La tempête", où Robitaille délaisse un instant le sol pour retourner à la corde lisse, dans une chorégraphie simple, pure, de Gilles Lacroix. Autre grand moment, la rencontre avec l'autre, qui s'incarne ici dans les traits fins d'Anik Bissonnette;

© 2000 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

Publi Certificat émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.
news-20000803-LE-0065

l'"autre" de Robitaille dans sa vie personnelle. Un instant particulièrement touchant, où l'on retrouve la complicité/intimité du couple danseur; une harmonie des corps et une fluidité des gestes extrêmement sensuelles, toujours belles à voir et à vivre comme spectateur.

Si on peut reprocher à cette nouvelle pièce une certaine inégalité, due notamment à la force de certains moments chorégraphiques et à la faiblesse de certains autres - il semble que Louis Robitaille ait encore un peu de travail à faire sur cette création - l'oeuvre demeure d'une qualité indéniable, et l'interprétation, d'une générosité et d'une rigueur remarquables. Robitaille donne ici définitivement vie et sens à *La Traversée*, une pièce qui quelque part, lui ressemble beaucoup.

Ballet Jörgen

La seconde partie de la soirée, assurée par le Ballet Jörgen de Toronto, a été beaucoup moins glorieuse. On avait l'impression désagréable d'avoir devant les yeux un melting-pot chorégraphique, composé d'une suite de courtes pièces et d'extraits de pièces, sans véritable ligne directrice. Avec une interprétation qui laissait souvent à désirer du côté des hommes, cette suite de pièces est vite devenue ennuyante. Seules trois oeuvres ressortaient finalement du lot: *Short and Tail* et *Unforgiven* de Bengt Jörgen, de même que *Two Dances for Jane* de Crystal Pite. Plus légères que les autres, et surtout avec moins de "prétention à", elles mettaient en valeur la vivacité des danseurs, comme leurs qualités propres, dans un style chorégraphique entre fluidité et rupture de tons. À ce titre, *Two Dances for Jane*, de Crystal Pite,

jeune espoir canadien dans le domaine du ballet contemporain, sur une musique aux accents rythmés de folklore, avait quelque chose de tendre et d'amusant qui n'était pas sans séduire le public. À la fois solo et duo, cette vaine tentative de séduction d'une femme pour un homme, interprétée avec justesse par Aya Belsheim et Drew Davidson, a permis de redorer un peu le blason de la compagnie torontoise. On ne peut donc qu'espérer mieux du côté de Saint-Sauveur jeudi soir à l'occasion de la présentation des finalistes du Concours de chorégraphies, de même que samedi et dimanche prochain, lors de la présentation de *Dance Galaxy*, une jeune compagnie de ballet américaine, dont on ne cesse de dire du bien.